



La diversité culturelle à partir de ma pratique missionnaire

Lise Hamel

Volume 80, Number 1-2, 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1027067ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1027067ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hamel, L. (2014). La diversité culturelle à partir de ma pratique missionnaire. *Études d'histoire religieuse*, 80(1-2), 75–78. <https://doi.org/10.7202/1027067ar>

Tous droits réservés © Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

La diversité culturelle à partir de ma pratique missionnaire

Lise Hamel

Sœur missionnaire de Notre-Dame des Anges

Mes expériences se situent sur trois plans : ma fraternité (ma communauté de vie), les Terres de missions : Congo (RDC) 1962-1993, Chine (Honk Kong et Macau) 1994-2003 et 1974-1978, Canada dans l'administration générale de la congrégation 1974-1978 et 1994-2013. Mon institut missionnaire est petit. Il ne compte que 132 membres, à qui ajouter 16 jeunes en formation, dont 7 sont au Canada à notre noviciat international à Montréal. Nous avons aujourd'hui 21 maisons dans 14 pays, de 13 nationalités différentes. Pour mon analyse, je me situerai au niveau de la culture et des us et coutumes des pays où j'ai missionné ou travaillé et de mon milieu de vie aussi. Mon analyse n'est ni scientifique ni professionnelle, elle est pragmatique (ce que j'ai vu, expérimenté, touché, senti).

1. Une congrégation présente sur plusieurs continents

La première cellule de la congrégation, c'est-à-dire la naissance de l'Institut en 1922, a été le fruit de la rencontre de deux femmes de deux cultures, une Canadienne et une Chinoise, qui vont fonder au Québec (à Sherbrooke plus précisément) une congrégation essentiellement missionnaire. Ici, commence une longue histoire d'amour. Je la résume en quelques mots. Florina Gervais, une fille de Sherbrooke, a vécu une première expérience missionnaire en Chine alors qu'elle appartenait à un autre institut religieux de fondation canadienne. Elle a été déçue, car cette congrégation ne répondait pas à son idéal missionnaire. Elle voulait se faire Chinoise avec les Chinoises et vivre dans l'égalité et la fraternité. On pourrait continuer cette histoire mais restons-en là. J'ajoute néanmoins que Florina Gervais a toujours été attentive et respectueuse des sœurs d'autres cultures. En outre, elle n'a baissé les bras quand la congrégation a éclaté au moment de l'arrivée des communistes en Chine en 1949 et qu'il a fallu abandonner 17 maisons ou

missions. Mère Gervais a alors parsemé ses sœurs à travers le monde. En Asie, d'abord. Nous pouvions rester à Hong Kong (occupé alors par les Anglais) et Macau (occupé par les Portugais) ; nos aînées sont allées aussi au Japon, ensuite au Vietnam. En Afrique, nos sœurs se sont implantées au Congo RDC, en Tanzanie et, plus tard, au Rwanda. En Amérique latine, nous avons planté des racines au Pérou, au Brésil et au Chili. Il y eut aussi Tahiti en Polynésie, mission que nous avons fermée en 2012 après 65 ans de présence. Notre mission y était accomplie. Les gens s'y prennent en charge.

Vous pouvez imaginer le grand tournant qu'a pris notre histoire. Ces expériences ont donné naissance à des fraternités multiculturelles tant au niveau de l'administration générale que dans les fraternités locales partout à travers le monde, ce qui entraîne encore aujourd'hui une grande diversité d'opinions, de goûts, de manières de voir les choses, de vivre la fraternité ou de travailler dans une profession quelconque. Comprenez-moi bien, tous ces changements et cette diversité culturelle n'ont pas été pour moi, pour nous, un appauvrissement. Nous l'avons voulu ainsi et nous le vivons comme un enrichissement si chacune évolue dans le respect, l'harmonie et la joie.

2. Une mission spirituelle, et donc aussi humanitaire

Remarquez bien : je ne dis pas « culture étrangère », ou nos sœurs étrangères. Je n'utilise même pas une appellation que nous avons abandonnée : « nos petites sœurs ». En effet, qui est étranger par rapport à l'autre ? Peut-on parler d'étrangères quand nous vivons ensemble en fraternité ? Croyez-moi, on en vient à oublier la nationalité ou la culture d'une compagne, sauf au moment d'une difficulté, j'en parlerai plus tard.

Ceci dit, du point de vue de la fraternité, j'arrive aux peuples où nous sommes envoyées. Le choix se fait dans le dialogue, entre l'autorité qui nous envoie et la missionnaire. Ce qui nous guide, ce sont les aptitudes de la missionnaire et les besoins du pays qui accueille. Nous nous présentons comme une congrégation internationale et essentiellement missionnaire, ce qui veut dire que nous sommes prêtes à quitter nos pays pour aller au loin, *ad gentes*, à toutes les nations. Nous allons en mission, c'est notre part, cette mission : proclamer la Bonne Nouvelle de Jésus Christ et son plan d'amour sur le monde. Cela se fait par l'enseignement, la catéchèse, mais aussi par notre engagement social et humanitaire : défendre les droits des personnes lésées, creuser des puits, assainir des sources, réparer les routes avec les gens, etc. Cela aussi fait partie de l'évangélisation, de notre mission. François d'Assise, notre père spirituel, disait : « Évangéliser, c'est dire à l'autre qu'il est aimé ». Tout cela, c'est notre approche. Les gens viennent à nous pour s'engager avec nous dans le travail pastoral et humanitaire. Ce sont les leaders de nos communautés chrétiennes. Ils sont de bons et fidèles collaborateurs.

3. Deux difficultés à surmonter : la langue et la culture

Parlons maintenant des deux difficultés majeures rencontrées et des moyens que nous prenons pour les vaincre autant que possible.

La pluralité des langues, ce n'est pas la moindre des difficultés dans le mixage des cultures et des coutumes. Jusqu'à maintenant, les communications (lettres de la supérieure générale, informations et directives) se faisaient en français. Or, ce ne sont pas toutes les sœurs qui sont familières avec le français.

Imagine, par exemple, un sondage en Chine pour le choix d'une supérieure. Les noms arrivent au Canada en caractères chinois à l'administration générale, qui dépouille les votes. Mais aucune des membres de l'administration ne lit les caractères chinois.

La langue d'un peuple est très liée à sa culture. Je réalise qu'on ne peut pas parler d'intégration (inculturation) à une nouvelle culture sans parler la langue du peuple où l'on vit. Voilà une véritable difficulté. Certaines personnes n'ont pas la capacité d'apprendre une autre langue.

Par contre, je dois avouer que si certaines de nos membres n'ont jamais réussi à apprendre la langue du pays où elles se trouvaient, elles ont pourtant été de bonnes missionnaires. Elles parlaient la langue du cœur, un langage non verbal : l'affection, la chaleur humaine, le respect, l'attention. Et elles se démarquaient surtout par la qualité de leur présence silencieuse.

Cette difficulté linguistique, nous la retrouvons sur deux plans : la langue de la communauté ou de la fraternité où nous vivons (communauté multiculturelle) et la langue du peuple où nous œuvrons. Celui-ci est sensible à cette dimension de notre engagement missionnaire. Nous insistons fortement sur la nécessité d'apprendre la langue du peuple où nous sommes envoyées. Pour cela, il faut éviter de se lancer trop vite dans le travail.

Mais voilà, une lumière s'allume chez nous. La langue utilisée dans la communauté pour l'information, les communications, ne peut plus être le français seul. À notre rencontre générale du mois de juillet 2013, nous avons opté pour une langue seconde : l'anglais. Cela implique la traduction de notre communication et de nos informations. Aujourd'hui, nous réalisons que limiter tous nos membres à l'utilisation d'une seule langue peut nous conduire à un processus d'uniformisation culturelle. Dans la langue d'un peuple se cachent des richesses, des finesses particulières qu'il ne faut pas négliger. Je suis opposée à l'esperanto qui nivellerait toutes ces particularités.

Une deuxième difficulté pourrait être qu'une culture domine les autres. Ce risque semble disparaître depuis que les membres viennent de différentes cultures. Depuis le début de notre institut, nous avons lutté pour qu'il n'y

ait pas de culture dominante. Le grand nombre de Canadiennes au début de la fondation a rendu la chose insurmontable. Pendant plusieurs décennies, la culture canadienne a donc dominé dans l'institut. Maintenant on peut mieux parler d'égalité culturelle. Ce cheminement s'est fait lentement en développant d'abord le respect et la reconnaissance des richesses culturelles de chaque membre ou des peuples où nous sommes envoyées. L'arrivée des sœurs d'autres cultures dans nos fraternités a neutralisé pour ainsi dire l'influence canadienne. Nous voyons naître cependant comme une néo-domination dans l'un ou l'autre pays où une culture locale domine par son nombre. Reste toujours la tentation d'imposer sa culture. Le grand défi ici est le suivant : comment vivre en fraternité sans imposer sa culture ? Quel mélange des cultures nous permettra de vivre dans l'harmonie et la paix ? Je vois ce défi comme une lutte contre la discrimination. Deux jeunes sœurs, l'une Rwandaise et l'autre Congolaise, disaient : « Nos pays ne s'aiment pas mais nous, les sœurs, nous nous aimons ». Comme j'admire ces deux autres sœurs aînées, l'une Chinoise et l'autre Japonaise, marchant à Hong Kong en se soutenant l'une l'autre. Pour nos jeunes candidates, nous essayons de constituer une équipe multiculturelle de formatrices.

Un autre défi est de percer le mystère des domaines les plus fermés aux cultures étrangères : tout ce qui concerne la naissance, la mort, le sexe... Même si on ne comprend pas les coutumes particulières concernant ces aspects de la vie, il faut les regarder avec respect pour les valeurs qu'elles soutiennent ou suggèrent, et surtout ne pas les juger.

J'aurais voulu partager avec vous les découvertes de valeurs culturelles dans les peuples où j'ai vécu et travaillé, le Congo et la Chine. Mais le temps manque. Maintenant je porte en moi un désir profond : découvrir et aimer le peuple des Philippines, là où je suis envoyée. Je partirai à la fin de l'automne 2013. Déjà, ce peuple a conquis mon cœur, car j'y suis allée trois fois en visite alors que je me trouvais à Hong Kong. J'aurai encore la chance de vivre dans une fraternité multiculturelle, constituée d'une Philippine, d'une Péruvienne, de deux Chinoises et de moi, la Canadienne. Ce sera, une fois encore, une expérience enrichissante et épanouissante. Que Dieu, qui est de toutes les cultures, me vienne en aide !

Je termine avec la chanson de John Littleton : *De quelle couleur est la peau de Dieu ?* « Elle est noire, jaune, brune, rouge ou blanche comme tu veux, les hommes sont les mêmes sous le regard de Dieu. »